

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Fenêtre

Valérie Provost



Numéro 148, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97156ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Provost, V. (2021). Fenêtre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (148), 78–80.

# Fenêtre

Valérie Provost

*Ahora  
Abro la ventana  
Y entra la luz  
Con el viento  
Ahora te siento  
Y estas tan lejos  
De aquí  
LHASA, Abro la ventana*

IL Y A DES JOURS comme celui-ci où le fleuve vient à elle. De la Pointe-aux-Anglais, le vent remonte le village et se dirige vers sa maison. Elle ouvre la fenêtre et laisse entrer l'air piquant, les relents d'algues, les cris des goélands. La mer dans sa chambre.

Quand elle était petite, sa grand-mère l'emmenait regarder les bateaux. À pied, elles longeaient les maisons en rangée, prenaient le grand boulevard, le descendaient jusqu'au quartier des riches pour atteindre la rive. À Pointe-aux-Trembles, il fallait *se rendre* au fleuve.

Il lui arrive encore d'aller vers lui, de traverser le Bic jusqu'à la Pointe pour s'installer face au large, à l'affût des navires. Ici, impossible de lire les noms peints sur la coque ou de distinguer les conteneurs en pile sur le pont. Elle les regarde s'éloigner vers l'ouest jusqu'à ne plus pouvoir les distinguer, puis les imagine cinq cents kilomètres plus loin, gigantesques le long de la berge que sa grand-mère ne fréquente plus.

Il y a des mois qu'elle ne lui a pas parlé. Elle se dit pourtant que ses appels lui font du bien. Elle lui raconte ses promenades à la Pointe, les animaux et les plantes qu'elle y observe, les trouvailles insolites aussi. Le temps de leur conversation, sa vie de vieille ne se réduit plus à la télé et aux

78 repas. Elle s'échappe de la chambre, du salon, quitte le sillon

creusé par les pas dans le vernis des planchers pour se laisser emporter par le vol des hérons, la douceur du limon sous les pieds nus, l'iode qui sature les narines, la musique des rafales qui rongent le piano abandonné dans la baie.

Elle ne sait plus de quoi elles discutaient, sa grand-mère et elle, lorsqu'elles faisaient toutes deux face au fleuve de Pointe-aux-Trembles. Peut-être commentaient-elles les noms des bateaux, leur grosseur, leur erre d'aller. Ou alors elles gardaient le silence, perdues dans des fantasmes transatlantiques. Elle se rappelle seulement que l'air remontant du fleuve n'avait rien en commun avec celui qui entre à présent par la fenêtre de sa chambre, s'agrippe aux rideaux et aux draps, imprègne la pièce d'humidité. Celui de l'époque ne transportait pas ces invisibles cristaux de sel qui se posent sur elle, lui transpercent la peau et se fraient un chemin dans ses pores, s'introduisent dans son corps comme la marée montante s'infiltre dans chaque interstice de la roche.

La maison de sa grand-mère ne laissait pas entrer le vent. Elle emprisonnait tous les effluves : un mélange de bœuf et de légumes bouillis, de lessive suspendue au sèche-linge, de poussière accumulée sur les meubles et les bibelots, de savons aux formes et aux couleurs diverses disposés un peu partout dans des paniers d'osier. Celui de la salle de bain lui plaisait particulièrement : une grosse corne d'abondance remplie de coquillages aux tons pastel qui laissaient sur les mains un parfum de lavande, de vanille, de rose. L'odeur restait longtemps accrochée à sa peau, l'accompagnait encore quand elle allait se cacher dans la chambre du haut pour regarder les couvertures des romans d'amour posés sur la table de chevet et observer les anges de porcelaine juchés sur la commode, seuls compagnons des nuits de sa grand-mère.

Quand avait-elle cessé de la visiter ? Adolescente, elle ne s'y rendait déjà plus qu'à Noël, avec le reste de la famille. Puis, elle avait quitté la ville. La maison qui lui avait été si familière s'est estompée dans ses souvenirs diffus, tout comme les promenades au fleuve et le visage de celle qui l'y emmenait.

L'année dernière, elle lui a téléphoné une première fois. Son père lui avait donné de ses nouvelles, il s'inquiétait de son souffle court, il avait pris rendez-vous pour elle à la clinique. Une pensée l'avait ensuite torturée pendant des jours : si sa grand-mère mourait maintenant, elle pleurerait une inconnue. Dans un sursaut de culpabilité, elle l'avait finalement appelée. Le temps de quelques minutes, le fleuve entre les deux femmes s'était rétréci.

Elle s'était promis : un appel chaque mois. Elle avait tenu jusqu'à l'été, puis pensé qu'elle pourrait plutôt profiter de la belle saison pour aller la voir. Les jours s'étaient écoulés puis les semaines, elle avait manqué de temps ou de courage, avait laissé s'installer une gêne, un embarras qui la figeait. Comme s'il était trop tard.

Au loin, les vagues se gonflent et vont se briser contre les écueils. L'automne est long, cette année, et clément. Elle pourrait encore faire le trajet en toute quiétude. Monter dans sa voiture et prendre la route vers l'ouest. Longer le fleuve, le perdre de vue des dizaines de fois. Le traverser. Se rendre à la pointe est de l'île de Montréal et retrouver, dans les émanations des raffineries de pétrole, le bon quartier et la bonne rue. Elle revoit la maison, un bloc carré, pareil à tous ceux qui l'enserrent. Les rideaux sont tirés comme si personne n'était éveillé. Il suffirait de suivre le chemin de dalles grises, d'aller frapper. Elle entendrait alors le pas lourd de sa grand-mère, apercevrait sa silhouette brouillée par le verre dépoli de la porte qui s'approcherait et, lentement, lui ouvrirait.

Devant elle, le soleil tombe dans la mer. Le vent la fait frissonner. Elle referme la fenêtre et enfle une veste avant de descendre à la cuisine. S'installe sur un des tabourets, fixe le téléphone placé sur le comptoir. Plusieurs minutes, jusqu'à ce que le crépuscule commence à l'avalier. Alors elle laisse les formes se dissoudre, et avec elles les pensées. Et elle se réfugie dans l'idée rassurante que peut-être elle l'appellera demain.